

sol aujourd'hui inculte. Le 20 octobre 1864, la contre-guérilla, malgré toute sa résignation, saluait avec enthousiasme les premières maisons de Vittoria. Près de deux mois de solde (300 fr. par homme, déduction faite des besoins personnels prévus par le corps) étaient dus aux troupes. Quarante-huit heures de liberté entière furent accordées, et les *tiendas* de Vittoria purent se féliciter des prodigalités françaises.

## IV

Pendant ce repos, le colonel de la contre-guérilla dut organiser tous les services des deux districts de la province qui lui étaient confiés. Les hommes dignes de remplir les premiers postes étaient fort rares; les principaux notables ne voulaient point accepter de fonctions compromettantes, ou la moralité de ceux qui s'offraient donnait des craintes sérieuses pour l'administration de la chose publique. Il y avait à Vittoria un homme doué de certaines qualités, et qui avait embrassé la cause de l'empire avec ardeur. C'était un beau-frère de M. Aguilar (1), M. Torribio de la Torre, désigné

(1) M. Aguilar di Marrocho, ancien ministre sous Santa-Anna, qui prononça un excellent discours en faveur de l'ar-

déjà pour les fonctions de préfet politique par le choix provisoire du général Mejia. Son activité et sa connaissance du pays le firent élever à cette première dignité locale, et tout d'abord il nous rendit de vrais services; mais plus tard, dès qu'il prévint le départ de la troupe française, il la desservit de façon à regagner les faveurs des libéraux (1). — Les bureaux d'octroi, de police et de contributions furent réinstallés avec d'autant plus d'avantage que Vittoria, depuis la rentrée de la contre-guérilla, avait repris un tout autre aspect, que la majeure partie des habitants avait reparu dans ses foyers, et que désormais les convois de commerce et même de fruits arrivaient facilement de San-Luis et de Tampico, ce qui doublait la population flottante.

Malheureusement la sécurité des grands chemins n'était point encore complète, malgré les mesures qui avaient été prises avant notre départ pour Sotto-Marina. La nécessité d'une gendarmerie volante avait fait choisir et armer quarante cavaliers mexicains destinés à courir sus aux bandits. Durant notre absence, après avoir été bien équipés et

chiduc Maximilien à la junte de Mexico, qui fut député à Miramar pour y porter la couronne, puis ambassadeur du Mexique en 1865 à Rome et aujourd'hui à Madrid, *licenciado* d'une haute valeur et cléricale aussi honorable que passionné.

(1) Il a pourtant été pendu, pendant les derniers événements, à Tampico.



bien payés, les quarante gendarmes avaient déserté avec armes et bagages pour travailler à leur compte. L'insuccès de ce premier essai, le seul qui eût chance de ramener le calme dans la province, était inquiétant pour l'avenir, car donner des fusils aux citoyens pour leur propre défense, c'était ouvrir une nouvelle ère de désordres. Pour parer à la perte de cet élément de pacification, un décret du maréchal Bazaine augmenta l'infanterie de la contre-guérilla d'une compagnie de deux cents fantassins, qui fut bientôt formée avec les meilleurs soldats libérés descendus, pour gagner l'Europe, à Orizaba, où les engageait un de nos camarades de la contre-guérilla, détaché pour le service du recrutement. De nouveaux renforts d'ailleurs, et nous en avons besoin, nous étaient expédiés des trois provinces d'Algérie par ordre du ministre de la guerre. Une colonne de trois cents hommes, Africains éprouvés, venait de débarquer à Tampico. La contre-guérilla, qui allait compter près de mille combattants, n'eut pas le temps de s'endormir dans les minces délices de Capoue.

Pedro Mendez, un des chefs de guérilleros qui, comme on se le rappelle, avait harcelé nos régiments enfermés dans Tampico, et qui plus tard avait vu sa bande réduite à une quinzaine de mal-faiteurs, tenait garnison dans la ville de San-Car-

los. Par suite de l'éparpillement en guérillas des quinze cents Mexicains révoltés contre l'autorité de Cortina à l'heure de sa capitulation, il s'était subitement entouré de quatre cents partisans. Les gendarmes déserteurs s'étaient à leur tour ralliés à son drapeau, qui portait pour seule devise : « Guerre aux Français ! » Le général Carbajal, oublieux de sa dignité, mais résolu à se servir de tous les instruments pour renverser l'empire, s'était aussi réfugié à San-Carlos, d'où, sans paraître, il donnait le mot d'ordre au bandit Mendez. On devait désormais tout craindre de Carbajal, car son cousin La Serna avait consenti à lui transmettre de la part du colonel Du Pin une lettre dans laquelle ce dernier l'adjurait au nom de son pays, lui Carbajal, vieux soldat éprouvé, de se rallier, d'apporter toute son activité au service d'une cause qui pouvait être libérale, et la preuve qu'on lui donnait de la loyauté de ces intentions, c'était de lui offrir un commandement. Le général Carbajal avait repoussé ces propositions, en exprimant combien il était sensible à pareille offre venant des Français ; mais il annonçait qu'il ne déposerait pas les armes qu'il n'eût vu flotter sur Vittoria la bannière de l'indépendance. — Pedro Mendez, *ranchero* du Tamaulipas, lâche et hardi tout à la fois, est de taille peu élevée. Cet homme, d'une figure un peu efféminée, est renommé



pour la petitesse de son pied, avantage auquel les Mexicains, et surtout les Mexicaines, attachent un très-haut prix. Infatigable cavalier, toujours en selle, il passe sa vie nomade au plus épais de la broussaille. Fuyard aujourd'hui, demain prompt à l'attaque sans jamais se jeter de sa personne dans la mêlée, c'est le partisan insaisissable, quoiqu'il soit facile à reconnaître aux lunettes vertes qu'il porte toujours en marche et à son costume invariable : *sombrero*, veste de peluche noire, *revolvers* à la ceinture, culotte blanche et petites bottes à éperons ciselés. Marié à une charmante Mexicaine qu'il aime avec passion, malgré les pleurs de sa femme, qui gémit sur son genre d'existence chaque fois qu'il va la retrouver secrètement, il ne vit que pour le pillage. Quand il se sent en forces, de sa propre main il assassine froidement quiconque lui résiste, ou quiconque lui inspire un soupçon. Voilà le nouvel allié de Carbajal. L'imprimerie de Vittoria, dont nous avons retrouvé à San-Fernando les caractères enlevés par Cortina, fonctionnait de nouveau et publiait le journal officiel de la province. Mendez y répondit par la création d'une feuille nommée *El Cosaco*, semée sur toutes les routes, où il jetait à notre face les plus sanglantes invectives toujours couronnées par la formule : *Libertad et independencia*.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis que la contre-guérilla y tenait garnison, que la panique se répandit à Vittoria. On annonçait l'irruption de la bande de Mendez. Sa guérilla, au nord de San-Carlos, avait pillé un convoi considérable appartenant aux négociants de Monterey, puis, faisant brusquement volte-face, s'était jetée sur Ximenes, en avait pendu l'alcade et les autorités qui s'étaient présentées à notre passage, avait pris onze mille piastres (55,000 fr.), tout ce que possédait la malheureuse ville, et s'était emparée des deux grosses pièces d'artillerie laissées en arrière par nous, au moment où elles s'acheminaient à petites journées sur Vittoria. Ces bouches à feu étaient déjà en route sur San-Carlos, qui se transformait de jour en jour en fort réduit, comme le quartier général de Carbajal, et qui devait être bientôt inexpugnable si on réussissait à l'armer de canons. Or, la Huasteca était totalement apaisée; le commandant Pavon venait de faire aussi sa soumission. Les districts de Tampico et de Vittoria étaient rentrés dans l'ordre, et Pancho de Leon, le frère de Martin de Leon, avait déposé les armes. Les deux villes principales du Tamaulipas, Tampico et Vittoria, protégées par des travaux sérieux et un armement bien approvisionné, se reliaient déjà par des colonnes mobiles fort redoutées; le commerce repre-



nait, quand cette étincelle partie du nord vint mettre le feu à la province. Il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait arracher à l'ennemi les pièces capturées. Par bonheur, les chemins étaient encore pleins de vase, les pièces étaient de gros calibre, et vingt-cinq lieues séparaient San-Carlos de Ximenès. Sans plus tarder, les deux escadrons de contre-guérillas se mirent en route, n'emportant qu'un jour de vivres.

L'officier le plus élevé en grade, M. Isabey, reçut le commandement de l'expédition. Par un temps frais, on a vite franchi le parcours de Guemès. On n'aperçut que les loups des prairies rongant encore sur la lisière de la forêt les squelettes de nos chevaux, tombés morts au retour de San-Fernando. À l'entrée du village de Guemès, l'alcade, personnage au regard faux, nous révéla mystérieusement qu'un avant-poste ennemi venait de s'enfuir devant nous, que Mendez, avec le gros de sa troupe, avait bivouaqué la dernière nuit à l'*hacienda* de San-Juan, trois lieues plus loin, couvrant ainsi de sa personne ses guérillas occupés à entraîner à San-Carlos les deux pièces de bronze. On demanda un guide à l'alcade, qui paraissait peu disposé à nous servir. Sur sa réponse qu'il était impossible de s'en procurer un seul, on l'engagea poliment à enfourcher sa mule, et, pour éviter de

le compromettre, on l'entoura d'un rideau de cavaliers. Pendant qu'un des deux escadrons courait sur la route de Padilla, l'autre fit un écart de trois lieues sur la gauche et se dirigea sans bruit à travers bois sur l'*hacienda* de San-Juan. On était à mi-chemin : pour obtenir des renseignements précis sur le nombre et la position de l'ennemi, un des nôtres, le jeune Dumont, toujours prêt à se dévouer, se proposa pour pousser seul en avant. Vêtu d'un costume de cuir, il se déguisa en *vaquero*, et, monté sur un cheval sauvage, il partit au galop, certain d'avance, s'il était fait prisonnier, de périr martyrisé, car Mendez est implacable (1). Une demi-heure, longue aux camarades qui attendaient son retour, s'était écoulée quand il apparut enfin sur sa monture blanchissante d'écume. L'alcade avait menti par peur, car Mendez n'avait pas encore paru à San-Juan. Les *peones* étaient au travail ; mais sur l'autre rive de la Corona circulaient quelques *avanzadas*. La vue de nos vestes rouges, encore inconnues dans ces parages, causa grand émoi dans l'habitation, car les Indiens sont tellement habitués à voir des bandes de toute couleur, que le nom de Français n'avait pour eux que la signification commune, c'est-à-dire la menace de

(1) Dans une récente entreprise de ce genre, le lieutenant Dumont est tombé aux mains de l'ennemi et a disparu.



corvées et de réquisitions qu'entraînent toujours les partis à leur suite. Aussi, à peine notre arrivée eut-elle été signalée du haut du *mirador* de l'*hacienda* que tous les *peones* s'enfuirent avec le majordome à travers les hautes cannes à sucre dont San-Juan est entouré. Cette *hacienda*, dont La Serna est propriétaire, offre de splendides cultures; mais le sol, d'une rare fertilité, y est malsain pour les nombreuses familles attachées à l'exploitation, malgré le confortable aménagement de leurs cases : les fièvres y naissent des mille irrigations qui baignent les plantations et du voisinage de la Corona, marécageuse dans cette partie basse. La maison principale, qui domine les écuries et les bâtiments pourvus des nombreux outillages nécessaires à une agriculture déjà avancée, a vraiment l'air seigneurial. Au bord du fleuve, la construction d'un beau moulin à sucre, sur le modèle des moulins de La Havane, ces types du genre, est restée inachevée. C'est dommage, car sans la guerre civile ce petit coin de la province serait florissant. Les communs de l'*hacienda* renfermaient sous leurs hangars onze magnifiques étalons de toute robe, croisés d'arabe et d'américain, et trois élégantes voitures importées de La Havane à grands frais. San-Juan est la plus belle exploitation du Tamaulipas, et ses produits agricoles et chevalins prouvent que, si les

bras venaient à y abonder, la terre ne se montrerait pas ingrate.

Le majordome, un peu rassuré, avait reparu : il s'était cru un instant envahi par les gens de Mendez, dont il connaissait trop les procédés pour ne pas prendre la fuite. Cet administrateur, aussi intelligent que laborieux, était dévoué à La Serna, et sa responsabilité était lourde, car l'*hacienda* de San-Juan égalait en importance, par le chiffre de la population, une petite ville du Tamaulipas. Un vieux secrétaire du majordome, un *escribano*, lui servait de second. A tous ces détails, cet *escribano* ajoutait les informations qui nous intéressaient le plus. Mendez était campé sur l'autre rive de la Corona, prêt à se jeter dans n'importe quelle direction, car San-Juan est le carrefour de toutes les routes qui mènent aux quatre coins du Tamaulipas : au nord San-Carlos, à l'est Padilla et Ximenès, au sud Croy, et à l'ouest Guemès et Vittoria. Le majordome redoutait pour la nuit suivante, disait-il, une sérieuse attaque; aussi comptait-il se jeter avec sa nombreuse famille dans le *monte* dès notre départ, qui s'annonçait déjà. D'après les derniers renseignements, Mendez devait avoir pris position entre San-Juan et Padilla. C'était justement le chemin que nous allions parcourir pour rejoindre l'autre escadron dans



la ville de Padilla, où était le rendez-vous.

Après une heure consacrée au repas des hommes et des chevaux, on se mit en route par une nuit brumeuse, coupant en pleine forêt à la suite de deux guides sûrs, des *peones* de San-Juan. Ce fut une marche de dix heures à travers huit lieues de marais boisés et sur une terre encore noyée par les dernières pluies. Parfois on s'arrêtait pour prêter l'oreille et laisser le temps à l'arrière-garde de rejoindre la colonne, surtout au passage des *barancas*, fréquentes dans ces parages; on était couvert de boue et harcelé de maringouins. Vers deux heures du matin, la moitié de l'escadron s'égara malgré toutes les précautions prises. La nuit était si noire que presque tous les contre-guérillas avaient la tête ensanglantée par les branches qui leur fouettaient le visage et les oreilles. On dut s'arrêter court, appeler et écouter longtemps; personne ne répondit. Malgré le voisinage présumé de l'ennemi, il fallut se décider à faire sonner les trompettes. Rien ne produisit une longue et douloureuse sensation comme ces notes graves et plaintives lancées de nuit dans l'espace au milieu du silence, surtout lorsqu'elles appellent des compagnons quelquefois perdus pour toujours. L'anxiété fut grande; enfin après vingt longues minutes les égarés ralliaient nos rangs. L'appel fait, on marcha

encore trois heures. Au lever du soleil, nous entrions à Padilla, où l'autre escadron nous attendait pour se mettre à la poursuite des pièces d'artillerie. Vers midi, une fois le gué du Rio-Purificacion traversé, on eut à franchir le Pilon, toujours gros et emporté dans son cours. Sous le choc d'une pièce de bois courant à la dérive, un de nos canots chavira, et dix cavaliers disparurent bottés et armés au milieu du gouffre. Un instant on vit cette grappe d'hommes suspendue au faible cordage d'attache, qui finit par céder sous tant d'efforts désespérés. En un clin d'œil, les bons nageurs de la contre-guérilla s'élançèrent au secours des naufragés. Huit seulement purent être sauvés; un Arabe et un Français, tous deux vieux soldats de Crimée et d'Italie, furent entraînés; trois ou quatre fois apparut une tête suppliante, puis le tourbillon se referma. Chacun de nous s'en alla le cœur serré, quittant les chemins battus, jusqu'à la Partadero, *rancho* solitaire dans la direction de la route de Ximenès à San-Carlos, la petite ville vers laquelle roulaient les canons. En trente-six heures, on avait parcouru trente et une lieues. La chute du jour était proche; à peine le café versé, chaque cavalier se laissa tomber de fatigue sur le sol, confiant dans la vigilance des petits postes. Vers onze heures, dès que la lune éclaira les sentiers, on recommença



la poursuite en pleine forêt vierge. Un guérilla lancé à toute bride se jeta brusquement dans notre avant-garde. C'était un émissaire de Mendez qui retournait à lui après s'être assuré que les canons s'avançaient sans encombre vers San-Carlos. On le retint prisonnier, sans obtenir de lui aucun éclaircissement. Aux premières lueurs de l'aube, nous débouchions sur la grande route; les empreintes de roues tracées sur le sol dataient de la veille. On partit au galop, et à un détour du chemin on tombait sur le *rancho* de la Garita. Sous les arcades du péristyle étaient couchés bien endormis, les armes sous la main, onze bandits; avant d'avoir pu se défendre, ils étaient saisis. A cinq cents mètres plus loin, au bas d'une côte, les canons reposaient sur des chars embourbés dans un ruisseau. Un fort parti de cavaliers les entourait; mais, stupéfaits d'apercevoir les vestes rouges à pareille heure, ils s'enfuirent dans la direction de San-Carlos à bride abattue. Les prisonniers étaient vraiment hideux dans leur accoutrement. Les cheveux et la barbe incultes, des chemises garnies de dentelles déchirées et souillées, des vêtements moitié bourgeois, moitié militaires, salis par la débauche, des ceintures enrichies de broderies d'or et d'argent, les mains encore tachées de sang, tout accusait en eux les meurtriers des victimes de

Ximènes. Lorsque leurs noms eurent été inscrits et que l'interrogatoire eut été achevé, ils se placèrent sur un rang où ils attendirent bravement la mort. Grâce fut faite à un seul, qui demanda la parole au moment suprême. C'était un *peon* enlevé de force par les guérillas et qui avait été contraint de les suivre. Renseignements pris auprès des conducteurs de voitures que nous reconnûmes, on lui pardonna, et plus tard, à Vittoria, il fut élevé au grade de jardinier sur un petit coin de terre réservé où se semaient les légumes destinés à la nourriture des malades de la contre-guérilla. Dix cadavres tombèrent et restèrent sans sépulture; les pièces étaient reprises, les chevaux des condamnés remplacèrent nos montures les plus épuisées, et le soir même San-Carlos, au pied duquel nous allions bivouaquer, apprenait par ses fuyards le sort de ses partisans.

Dans la nuit, le colonel Du Pin nous avisait qu'il était sorti lui-même avec de l'infanterie pour couvrir Guemès, que Mendez menaçait de San-Juan, où il avait pénétré. Le lendemain, nos escadrons couchaient à l'*hacienda* de San-Juan, où ne restaient que des familles éplorées. La veille au matin, Mendez, à la tête d'une partie de sa guérilla, avait fait irruption, et au moment même où les siens tombaient à trente lieues de là, il pendait



le majordome, le vieil *escribano* et nos deux guides. Chevaux et voitures avaient disparu; de plus quarante Indiens *peones*, pris au *lasso*, avaient été emmenés comme recrues. C'était là le premier avertissement donné par le général Carbajal à son cousin La Serna, qui, penchant encore entre la cause juariste et le régime impérial, finit par accepter la présidence de la grande *junta* convoquée à Vittoria pour le 15 novembre 1864; cette *junta* devait réunir tous les notables du Tamaulipas, appelés à discuter les intérêts de leur État. Le 3 novembre, le capitaine Isabey, après avoir si bien réussi, ramenait les escadrons à Vittoria; la cavalerie avait ainsi parcouru soixante-sept lieues en quatre nuits et quatre jours. Cette course donne une idée des services que peut rendre le cheval du Tamaulipas.

## V

Les nouvelles qui suivirent ces événements furent très-fâcheuses. Les deux officiers de la contre-guérilla française retenus à Tampico par les besoins du service avaient succombé au *vomito*; quatre-vingt-sept soldats faisant partie de nos trois cents

Africains récemment débarqués, en quelques jours d'épidémie, avaient été aussi enlevés par le fléau, qui décimait plus encore la population indigène. Le reste du détachement avait été mis aussitôt en marche sur Vittoria. Malgré ces mesures, le chemin fut semé de morts. Pour redonner du courage aux survivants frappés de terreur à la vue de ce mal aussi étrange que rapide, la contre-guérilla leur expédia en toute hâte des secours et des médicaments. Là où leurs aînés avaient passé au milieu de chaleurs caniculaires avec des pertes minimales, les nouveau-venus s'affaissaient presque foudroyés, et il n'en arriva que cent dix-sept à Vittoria. L'insurrection en même temps faisait des progrès. Les villes de Croy, de Padilla, s'étaient soulevées à la voix d'un ancien commandant de Cortina, Ingenio Abalos. Ce nouveau rebelle avait déjà coupé les communications de Sotto-Marina et de Tancasnequi, tandis que Mendez interceptait celle de Monterey et de San-Fernando. Le but évident de cette levée de boucliers était d'empêcher tous les notables de la province d'arriver à la *junta* de Vittoria. Pour réussir, Carbajal, par l'organe de Mendez, n'avait pas craint de prêcher cette fois la guerre sociale, devant laquelle il avait reculé jusqu'au moment où il avait compris que l'ouverture de la *junta* allait consacrer l'union des grands propriétaires, dési-